

## SOMMAIRE



Gaspard del Bufalo, le héraut du précieux Sang  
p. 2

Le prix de notre âme démontré par le Sang précieux de Jésus-Christ  
p. 4

Le pain de vie par Dom Marmion  
p. 5

Petite histoire du christianisme depuis la fin de l'âge apostolique  
1<sup>ère</sup> partie  
p. 6

Le pressoir mystique et la fontaine de vie  
p. 8

Les Méditations du P. Louis du Pont  
p. 11

Pourquoi devons-nous tous communier fréquemment ?  
1<sup>ère</sup> partie  
p. 12

Informations  
p. 12

## Le jardin de Milan et la conversion d'Augustin



Fra Angelico, vers 1430-1435, conversion de saint Augustin: assis sous un figuier dans le jardin de son ami milanais Alype, Augustin est frappé par une manifestation divine. Ce petit panneau constitue le fragment d'une composition plus vaste, qui ornait la prédelle d'un retable à ce jour non identifié. Quatre autres fragments des six sont conservés dans les musées d'Anvers, de Philadelphie, de Chantilly et dans une collection particulière.

En l'an 373, un jeune rhéteur latin originaire d'Afrique du Nord découvre la philosophie dans l'Hortensius, un ouvrage de Cicéron que nous ne possédons plus aujourd'hui. Commence alors pour lui une quête intellectuelle et spirituelle qui le conduira au baptême quatorze ans plus tard. Ainsi, avant de devenir un saint et l'un des penseurs les plus profonds et les plus influents de l'Histoire, Augustin a longtemps été, comme le sont tant de nos contemporains, un homme « en recherche ».

Initialement déçu par une Bible latine au style maladroit et raboteux, qui heurtait son goût pour l'élégance littéraire, Augustin se tourne vers

religion dualiste à la mode, où se mêlent diverses influences orientales. La secte promet au jeune homme épris d'absolu de conquérir la sagesse par ses propres forces. Il se laisse séduire, mais son intelligence demeure en éveil, et le temps qui passe lui découvre chaque jour davantage qu'il est en train de se fourvoyer. Il aperçoit progressivement la lumière, mais peine à se détacher de l'erreur où le retiennent en outre de mauvaises habitudes et les puissants attraits du plaisir.

Deux influences le conduiront au seuil de la vie chrétienne, qu'il franchira enfin à l'occasion d'un mystérieux appel entendu dans un jardin milanais, en 386. Première influence, celle d'une femme,

sainte Monique : la mère d'Augustin, chrétienne fervente, répandait larmes et prières pour son fils. Un évêque l'avait un jour assurée que « le fils de tant de larmes » (*Confessions*, l. III, chap. 12, §21) ne périrait certainement pas, aussi n'eut-elle de cesse, année après année, de prier Dieu pour la conversion et le salut du jeune homme. À cette influence toute surnaturelle s'en ajoutait une autre, non moins surnaturelle, mais qui sut toucher Augustin par le côté de la nature où il était le plus sensible : l'éloquence qui charme l'intelligence. À Milan, où Augustin avait obtenu un office de rhéteur au service de l'Empire, prêchait alors saint Ambroise. Ancien fonctionnaire impérial devenu évêque malgré lui, Ambroise était un prédicateur aussi talentueux que réputé. Augustin, qui venait admirer son talent et son art oratoire en chaire, finit par être pénétré aussi, progressivement, de la vérité de ses enseignements.

Mais les passions restaient puissantes, et Augustin ne voulait pas encore franchir le pas. Tant de choses plaisantes auxquelles il devrait renoncer. « Je viens, je viens », disait-il alors à Dieu, « mais laissez-moi un moment », et ce moment traînait en longueur (*Confessions*, l. VIII, chap. 5, §12), tant il est difficile de laisser mourir en soi le vieil homme dont parle saint Paul (Eph 4, 22)...

Et nous voici parvenus en 386, dans un jardin de Milan, où Augustin et un ami reçoivent la visite d'un patricien d'Afrique. Tout heureux de voir là un rouleau des épîtres de saint Paul, le dignitaire se pré-

suite en page 2

suite de la page 1

sente comme étant lui-même chrétien, et relate aux deux amis la vie de saint Antoine et des anachorètes menant au désert une vie de prière et d'austérités. Quand le visiteur prend congé, Augustin se retire dans un coin du jardin, pleurant sur sa propre lâcheté, tandis que d'autres hommes moins savants et cultivés que lui-même s'engagent généreusement sur la voie du ciel. S'élève alors une voix, comme d'un enfant entonnant une ritournelle. Elle chante : « Tolle, lege ! tolle, lege ! — Prends, lis ! prends, lis ! » Intrigué par cette cantilène enfantine qu'il n'a jamais entendue auparavant, il se souvient de la vie de saint Antoine, dont vient de l'entretenir le dignitaire d'Afrique : Antoine s'était donné au Christ après avoir, dans une église, entendu un passage de l'Évangile qui paraissait lui être destiné. Se pourrait-il que la ritournelle juvénile soit un appel du ciel à Augustin ? Il retourne alors où était déposé le rouleau des épîtres de saint Paul, le prend, l'ouvre au hasard et lit : « Ne vivez pas dans les festins et dans l'ivrognerie, ni dans les impudicités et la débauche, ni dans les contentions et les envies ; mais revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ne cherchez pas à contenter votre chair selon les désirs de votre sensualité » (Rm 13, 13-14). Il referme le livre ; le tourment qui l'habitait quelques instants encore auparavant a disparu, les attaches qui, quoique plus fragiles, le retenaient encore aux charmes du siècle, se sont évanouies : Augustin est libre de devenir enfin saint Augustin.

« Prends, lis ! » La vie du grand Docteur africain se fait ainsi l'écho de l'appel entendu par saint Antoine, et rappelle l'épisode biblique des Actes, où l'officier de Candace, la reine d'Éthiopie, se fait expliquer par l'apôtre

Philippe le passage d'Isaïe qui l'intriguait, de sorte qu'il s'en retourne chrétien dans son pays (Ac 8, 26 suiv.).

« Prends, lis ! » L'appel vient de Dieu, mais réclame notre coopération. « Celui qui t'a créé sans toi, ne te justifie pas sans toi » dira plus tard saint Augustin devenu évêque d'Hippone, en Afrique du Nord (Sermon 169 sur l'Écriture, chap. 11, § 13).

« Prends, lis ! » Ne croyons pas pouvoir tirer tout le nécessaire de notre propre fonds, mais profitons des trésors que tant d'écrits déploient généreusement devant nous, pour peu que nous voulions seulement les prendre en main pour les lire et nous enrichir de leur substance. La série de feuillets spirituels que nous inaugurons aujourd'hui n'a d'autre ambition que de présenter des fleurs aux abeilles de nos âmes, pour qu'elles y butinent à loisir non la sagesse des hommes qui respire la terre (Ph 3, 19), mais la science savoureuse des saints, qui est celle de Dieu lui-même.

Depuis l'Antiquité, une mystérieuse relation unit les fleurs au sang. Le poète Ovide raconte ainsi comment le sang d'Adonis, aimé de Vénus, donna naissance aux anémones, « mais cette fleur », ajoute le poète, « ne se laisse admirer qu'un court moment, car (...) ses pétales tombent, secoués par les vents qui lui donnent son nom », puisque le vent s'appelle anemos en grec (*Métamorphoses*, livre X, vers 737-39). Pour nous, les fleurs dont nous recherchons le nectar ne sont pas aussi périssables, car elles n'ont pas été trempées dans le rêve des mythographes mais « dans le Sang précieux du Christ, comme de l'agneau sans tache et sans défaut » (1 P 1, 19). ■

La rédaction

## Gaspard del Bufalo Le héraut du précieux Sang



Gaspard Melchior Balthasar del Bufalo est né à Rome le 6 janvier 1786, et de là le triple prénom qu'il reçut en souvenir des Mages venus adorer l'Enfant Jésus dans la crèche.

La Fontaine de Trevi compte parmi les plus célèbres vues de Rome. À quelques mètres de là, sur la petite piazza en retrait de la fontaine, la façade baroque d'une charmante église passe presque inaperçue ; il s'agit de Santa Maria in Trivio, ainsi appelée parce qu'elle se situe au croisement de trois petites rues, trivio, « carrefour », dont est dérivé le nom de Trevi. Le modeste édifice religieux a les dimensions d'une chapelle, et son histoire remonte à la fin de l'Antiquité : elle s'appelait autrefois Santa Maria in Xenodochio parce qu'elle jouxtait un xenodochium, une institution qui tenait tout ensemble de

l'hôtellerie pour pèlerins et de l'hôpital, et dont la fondation remontait, dit-on, au général byzantin Bélisaire, à l'époque de la reconquête de l'Italie par l'empereur Justinien, au VI<sup>e</sup> siècle.

Le bâtiment tel qu'il se présente aujourd'hui remonte à la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, quand il fut reconstruit dans le nouveau style baroque après que l'église eut été confiée à l'Ordre hospitalier des Croisiers italiens, les Crociferi, dans la rue qui porte encore leur nom aujourd'hui. D'importants travaux furent réalisés quelques dizaines d'années plus tard, après la suppression de l'Ordre au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Finalement,

en 1858, l'église fut concédée à la jeune congrégation des Missionnaires du Précieux Sang, qui y transportèrent la tombe de leur fondateur, mort une vingtaine d'années plus tôt.

Dans l'une des chapelles sur le côté gauche de l'unique nef, on peut encore se recueillir sur le tombeau de Gaspard del Bufalo : sous l'autel, le saint est représenté comme un gisant sculpté, et ses restes pieusement recueillis dans une urne y attendent le jour de la résurrection. Mais peu de nos contemporains ont entendu parler de celui qu'on a surnommé « l'Apôtre du Précieux Sang », béatifié par saint Pie X en 1904 avant que d'être canonisé par Pie XII en 1954. Ni le Guide bleu ni le Guide vert ne mentionnent l'église de Santa Maria in Trivio au visiteur qui parcourt les rues de Rome, et le nom de Gaspard del Bufalo est peu connu du public francophone, sa congrégation, fondée en 1815, n'étant présente ni en France, ni en Belgique, ni en Suisse romande.

Gaspard Melchior Balthasar del Bufalo est né à Rome le 6 janvier 1786, et de là le triple prénom qu'il reçut en souvenir des Mages venus adorer l'Enfant Jésus dans la crèche. Le père de famille, quoique de noble extraction, était alors cuisinier au service de la riche famille des Altieri, dont le palais faisait face au Gesù, où le jeune garçon aurait tant de fois le privilège de servir la sainte Messe. La monumentale église des Jésuites abrite, entre autres reliques précieuses, un bras de saint François Xavier, que Gaspard considérerait plus tard comme l'un de ses patrons, lui attribuant la guérison miraculeuse d'une grave maladie contractée durant sa jeunesse.

Gaspard fit ses études au prestigieux Collège romain, à quelques rues de là, tout en se consacrant à l'assistance matérielle de pauvres et des nécessiteux, autant que sa propre condition le lui permettait. Il poursuivit dans cette voie charitable après avoir été

ordonné prêtre en 1808, suivant une voie tracée depuis l'enfance quand, petit garçon encore, il « jouait à la chapelle » et montait sur une chaise pour prêcher devant sa chère maman pour tout auditoire.

Les temps étaient difficiles pour le clergé italien : Rome était alors gouvernée par les troupes françaises essayant partout la Révolution sous l'égide de Napoléon Bonaparte. Le nouveau régime voulut s'assurer de la collaboration de l'Église pour mieux asservir l'Italie, imposant un serment d'allégeance au nouvel ordre révolutionnaire et impérial. Gaspard refusa cette trahison qui ne pouvait que le révolter comme catholique et comme italien. Convoqué par les autorités françaises, il réitéra son refus en déclarant laconiquement : *Non debbo, non posso, non voglio*, « je ne le dois pas, je ne le puis pas, je ne le veux pas ». La conséquence de cette courageuse fermeté fut une peine de prison purgée dans différentes villes italiennes pendant quatre ans. Avec la dislocation de l'Empire napoléonien, Gaspard put revenir à Rome en 1813, où il reprit son apostolat.

Deux ans plus tard, il établissait la Congrégation des Missionnaires du Précieux Sang (C.M.P.S.) avec l'approbation du pape Pie VII, qui avait également eu à souffrir sous le régime napoléonien. Le Pape souhaitait que Gaspard apportât la contribution de son ardeur missionnaire à la reconquête spirituelle des États pontificaux ; de là, la Congrégation se répandit à travers toute l'Italie, multipliant les missions au service des gens du peuple et, en particulier, de la réconciliation des brigands et autres bandits des grands chemins.

Animé d'un grand zèle pour les âmes, don Gaspard prêchait avec une éloquence si puissante qu'on comparait ses prêches à un tremblement de terre spirituel, suivant l'expression de son contemporain et ami, l'évêque passionniste

saint Vincent-Marie Strambi. À quelques années de là, la spiritualité de Gaspard inspirerait également à Maria de Mattias la fondation d'une congrégation de religieuses, les Sœurs Adoratrices du Précieux Sang, en 1834. Les Missionnaires et les sœurs contribuèrent ainsi puissamment à la restauration du culte immémorial rendu au précieux Sang du Seigneur, une dévotion pour laquelle le zèle s'était entretemps refroidi. Gaspard, par son ardeur et sa chaude éloquence, sut la ranimer dans ses multiples missions à travers les États pontificaux.

Pour s'assurer de n'être point visités par l'Ange exterminateur, les anciens Hébreux avaient autrefois marqué leur porte du sang d'un agneau. Témoin du passage de Gaspard del Bufalo et de sa prédication, l'inscription Vive le Sang de Jésus-Christ ! pouvait se lire sur la porte extérieure de tant de maisons italiennes, qui appelaient ainsi sur elles la bénédiction du Sauveur.

En 1822, il obtenait pour sa Congrégation le droit de fixer au premier dimanche de juillet la fête du Précieux Sang de Notre-Seigneur. Il reviendrait ensuite au pape Pie IX de fixer la fête au 1er juillet en l'étendant à l'Église universelle au milieu du siècle. Pie XI, en 1934, l'élèverait au rang de « fête double de première classe », qui est celui des fêtes les plus importantes du calendrier liturgique.

Après une vie sacerdotale Adès près de trente ans, toute entière consacrée à Dieu et à l'amour du prochain, Gaspard del Bufalo entra dans l'éternité au terme d'une ultime mission à Rome, le 28 décembre 1837, assisté de Vincent Pallotti, le saint fondateur des Pallottins. Une pieuse image du saint prêtre est proposée aux fidèles qui se rendent sur sa tombe dans la petite église romaine de Santa Maria in Trivio. Au verso de l'image se lit la prière ci-contre, qu'il est bon de ré-

citer durant le mois de juillet, consacré au précieux Sang.

Saint Vincent-Marie Strambi, directeur et ami de saint Gaspard del Bufalo, a composé un ouvrage sur *Le mois de juin, consacré au Précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Bien qu'aujourd'hui, le mois de juin soit celui du Sacré Cœur, on comprend qu'il ait été un temps celui du Précieux Sang, étant celui où tombe généralement la fête du Saint-Sacrement.

Ce petit ouvrage a été publié pour la première fois en italien et sans nom d'auteur, en 1820 ; le saint évêque de Macerata-Tolentino l'avait écrit en collaboration avec le père Gaétan Bonanni, qui deviendrait évêque de Nursie l'année suivante. Or don Bonanni était un proche collaborateur et ami de Gaspard del Bufalo, et l'opuscule porte la marque distinctive de la spiritualité du grand apôtre du Précieux Sang. Nous donnons en page 4 la méditation, le colloque, l'exemple et l'oraison jaculatoire proposés dans ce livre pour le deuxième jour du mois. L'ouvrage entier se trouve aisément sur Internet (cherchez « mois de juin » et « Précieux Sang » dans Google Livres) dans plusieurs éditions françaises du XIX<sup>e</sup> siècle. ■

#### La rédaction

Ô glorieux saint Gaspard, par le grand amour que vous avez eu pour le Mystère de notre Rédemption, et par le zèle avec lequel vous avez prêché en vue de la conversion des pécheurs et du salut des âmes, obtenez-nous du Seigneur, nous vous en supplions, un esprit de pénitence sincère, afin que, purifiés par le Sang de Jésus-Christ, nous puissions être sauvés et recevoir la grâce que nous implorons avec humilité et confiance par votre intercession.

Ainsi soit-il.

## Deuxième jour

# Le prix de notre âme démontré par le Sang précieux de Jésus-Christ

**Premier point.** La valeur d'une pierre précieuse se mesure d'après la somme payée pour son acquisition ; et plus cette somme est élevée, plus l'objet acquis nous est précieux. Eh bien, notre âme n'a pas été rachetée au vil prix de l'or et de l'argent, mais au prix du Sang du divin Agneau : « Vous avez été achetés à grand prix » (1 Cor 6, 20), dit l'apôtre saint Paul ; et saint Basile : « Notre âme est restaurée par le Sang de Jésus-Christ ». « Ô dignité incomparable des âmes ! », dit avec raison saint Bernard. Il y a plus : pour une seule âme, au dire de saint Ephrem, Jésus aurait donné tout le sang de ses veines. Notre âme n'est pas moins précieuse par sa création, puisqu'elle a été créée à l'image de Dieu, que par sa rédemption, puisqu'elle a été rachetée par Jésus au prix de son propre Sang. Et cependant, combien les hommes tiennent peu de compte de cette âme ! Pour un vil intérêt, pour un caprice, pour un immonde plaisir, ils la livrent au démon.

**Deuxième point.** Rentre en toi-même, âme chrétienne, et vois combien tu as coûté à Jésus. Pense qu'il ne te servira de rien de gagner le monde entier, si tu te perds toi-même, qu'il ne te servira de rien d'avoir richesses, honneurs, plaisirs. « Que sert à l'homme de gagner le monde, s'il vient à perdre son âme ? » (Mt 15, 20) C'est une vérité infaillible annoncée par Jésus-Christ. Il n'y a qu'une affaire importante sur la terre, c'est de sauver une âme rachetée et arrosée par le sang très-précieux de Jésus.

Ô âme ! pense combien a été abondant ce prix de valeur infinie qu'il a donné pour toi : « La rédemption est abondante auprès de lui » (Ps 129, 7). Il suffisait d'une seule goutte de ce Sang divin pour racheter le monde entier, comme l'enseigne le pontife Clément VI (*Extrav. Unig.*), et comme le répète le docteur angélique saint Thomas dans l'hymne *Adoro te : Cujus una stilla salvum facere totum mundum quit ab omni scelere*. Et néanmoins, par un amour ineffable pour nos âmes, il a voulu le verser tout entier.

Et toi, qu'as-tu fait jusqu'ici pour te sauver ? Où sont les épines, les clous, les croix souffertes ? Où est le sang répandu ? « Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang » (Heb 12, 14). Ah ! combien cette comparaison doit nous remplir de confusion ! Jésus a tant souffert pour nous sauver ; et nous, après cela, nous ne voulons rien souffrir. Dès qu'il s'agit de notre âme, tout nous déplaît : faire des oraisons, mortifier cette passion rebelle, extirper du cœur cette affection désordonnée, faire abnégation de soi-même, se faire violence.

Mais réfléchis, mon âme, que si de ton côté tu ne penses pas à te sauver, le Sang répandu de Jésus-Christ ne te servira de rien ; bien au contraire, il sera ta condamnation,

car Dieu qui t'a fait sans toi, comme dit le saint docteur Augustin, ne te sauvera pas sans toi. Et de même que les Hébreux trouvèrent leur salut dans la mer Rouge où les Egyptiens trouvèrent la mort, ainsi, si tu mets à profit le Sang de Jésus-Christ, tu te sauveras ; si tu en abuses, tu trouveras la mort éternelle.

## Colloque

Mon Jésus, qui avez été prodigue de votre Sang précieux, au point de le verser tout entier pour le rachat de cette âme qui m'appartient, je puis dire avec raison qu'il n'y a pas une goutte qui n'ait été versée pour moi. Arrosée de ce Sang précieux, cette pauvre âme se présente à vous, et elle a recours à vous. Ô mon Dieu, faites qu'elle ne tombe pas en perdition, cette âme qui vous a tant coûté, et qu'elle n'ait pas un jour à entendre de votre bouche l'amer reproche d'avoir inutilement versé votre Sang pour elle : « À quoi mon Sang a-t-il servi ? » (Ps 29, 10)

Ah ! excitez aujourd'hui dans mon pauvre cœur un désir efficace de me sauver, dût-il m'en coûter et mon sang et ma vie. Par les entrailles de votre miséricorde, et par les mérites de votre très précieux Sang, sauvez-moi, mon Jésus, secourez-moi dans les tentations, soutenez-moi dans les périls, délivrez-moi de la mort éternelle, moi qui vous coûte votre Sang : « Nous vous le demandons donc, venez au secours de vos serviteurs, que vous avez rachetés par votre précieux Sang ».

## Exemple

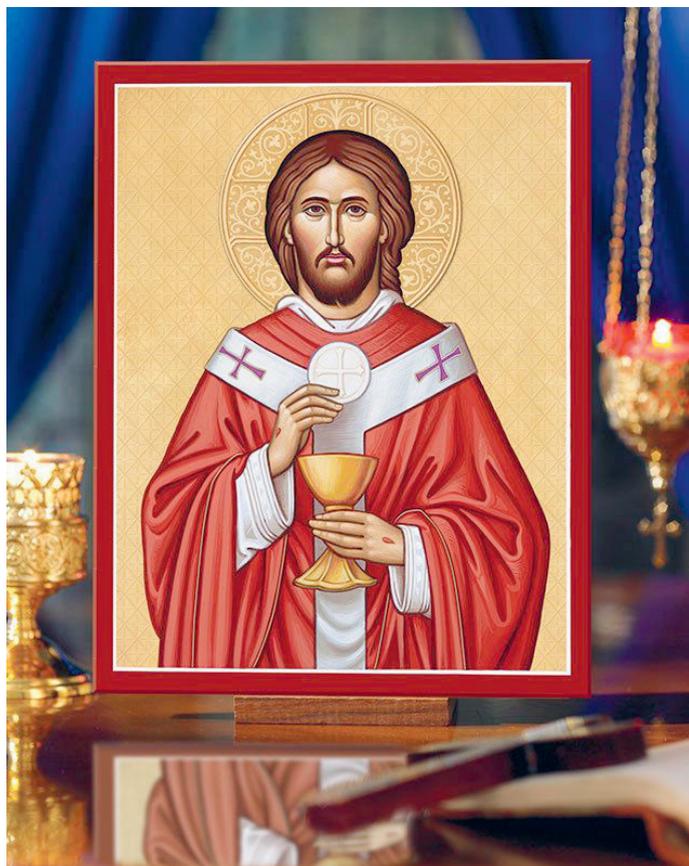
Sainte Thérèse eut une très grande dévotion au sang très précieux de Jésus-Christ : elle se sentait tout émue à la vue seule de quelque image représentant Jésus-Christ répandant son sang ; cette vue lui rappelait tout le prix de son âme, et l'amour que Jésus avait eu pour elle. Elle rapporte ce qui lui arriva une fois : « Un jour, dit-elle, en entrant dans l'oratoire, je vis une image représentant le Christ couvert de plaies, et tellement pleine d'expression, qu'à sa vue je me sentis toute troublée, tant elle représentait avec vérité tout ce que Jésus-Christ souffrit pour nous. Tel fut le sentiment de douleur que j'éprouvai alors, qu'il me sembla que mon cœur se brisait, et me jetant tout en larmes au pied de l'image, je suppliai Jésus de me donner, une fois pour toutes, la force nécessaire pour ne plus l'offenser à l'avenir. »

## Oraison jaculatoire

Père éternel, je vous offre le sang de Jésus-Christ pour le rachat de mes péchés et les besoins de la sainte Église.

# Le pain de vie

Par Dom Columbia Marmion



Icône du Christ prêtre

« **F**aites, ô Dieu tout-puissant, que tous ceux qui auront participé à la victime offerte sur cet autel, en recevant le corps et le sang de votre Fils, soient remplis de toute bénédiction céleste et de toute grâce ».

Ces paroles servent de conclusion à l'une des prières qui suivent, dans le saint sacrifice de la messe, le rite auguste de la consécration. Comme vous le savez, Notre-Seigneur se rend présent sur l'autel, non seulement pour donner à son Père, par une immolation mystique qui perpétue son oblation du Calvaire,

un hommage parfait, mais encore pour se faire, sous les espèces sacramentelles, la nourriture de nos âmes.

Le Christ Jésus nous a manifesté lui-même cette intention de son Cœur Sacré à l'heure où il instituait ce sacrifice : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps » (1 Cor. 11, 24) ; « prenez et buvez, car ceci est mon sang » (Luc 22, 17 et 20). Si Notre-Seigneur a voulu se rendre présent sous les espèces du pain et du vin, c'est pour que nous le mangions. Or, si nous cherchons à connaître pourquoi le Christ a voulu instituer ce sacrement sous forme de nourriture, nous verrons

que c'est d'abord pour entretenir en nous la vie divine ; et ensuite, pour que, tenant de lui cette vie surnaturelle, nous lui demeurions unis. La communion sacramentelle, fruit du sacrifice eucharistique, constitue pour l'âme le moyen le plus assuré de rester unie à Jésus.

C'est dans cette union avec le Christ que se trouve, comme je vous l'ai dit, la vraie vie de l'âme, la sainteté surnaturelle ; Jésus est la vigne, nous sommes les branches, la grâce est la sève qui monte dans les branches pour leur faire porter des fruits. Or, c'est surtout par le don de lui-même dans l'Eucharistie que le Christ fait abonder la grâce en nous.

Contemplons avec foi et révérence, amour et confiance, ce mystère de vie, où nous nous unissons à celui qui est à la fois notre modèle divin, notre satisfaction infinie et la source même de toute notre sainteté. Nous verrons ensuite avec quelles dispositions nous devons le recevoir pour arriver à la perfection de l'union que le Christ veut réaliser avec nous en se donnant lui-même.

Lorsque, dans la prière, nous demandons à Notre-Seigneur de nous dire pourquoi il a voulu, dans sa sagesse éternelle, établir cet ineffable sacrement, que nous répond-il ?

Il nous dit d'abord cette parole qu'il a fait entendre, la première fois, quand il annonçait aux juifs l'institution de l'Eucharistie : « Comme le Père qui est vivant m'a envoyé, et que je vis par le Père, de même celui qui me mange vivra aussi par moi » (Jn 6, 58). C'est comme s'il disait : mon désir est de vous communiquer ma vie divine. Moi, je tiens mon être, ma vie, tout, de mon Père ; et parce que je tiens tout de lui, je ne vis que pour lui ; je désire d'un désir intense, que, vous aussi, tenant tout de moi, vous ne viviez que pour moi. Votre vie corporelle se soutient et se développe par la nourriture ; je veux être l'aliment de votre âme, pour entretenir et développer sa vie, qui est moi-

même. Celui qui me mange vit de ma vie ; je possède la plénitude de la grâce, et j'en fais participer ceux auxquels je me donne en nourriture. Le Père a la vie en lui-même, mais il a donné au Fils d'avoir aussi la vie en lui-même (Jn 5, 26). Et parce que je possède cette vie, je ne suis venu que pour la donner, pleine et abondante (Jn 10, 10). Je vous fais vivre parce que je me donne moi-même en nourriture. Je suis le pain vivant, le pain de vie, descendu du ciel pour vous apporter la vie divine ; ce pain qui donne la vie du ciel, la vie éternelle, dont la grâce est l'aurore (Jn 6, 35, 48, 51). Les juifs dans le désert ont mangé la manne, aliment corruptible ; mais moi, je suis le pain toujours vivant, et toujours nécessaire à vos âmes, car, « si vous ne le mangez, vous vous condamnez vous-mêmes à périr » (Jn 6, 54).

Telles sont les paroles mêmes de Jésus. Ce n'est donc pas seulement pour que nous l'adorions, pour que nous l'offrions à son Père en satisfaction infinie, que le Christ se rend présent sur l'autel ; ce n'est pas seulement pour nous visiter qu'il vient ; c'est pour que nous le mangions, comme la nourriture de l'âme, et que, le mangeant, nous ayons la vie, la vie de la grâce ici-bas, la vie de la gloire là-haut.

« Le Fils de Dieu étant la vie par essence, c'est à lui à promettre, c'est à lui à donner la vie. L'humanité sainte qu'il a daigné prendre dans la plénitude des temps, touchant de si près à la vie, en prend si bien la vertu qu'il en jaillit une source inépuisable d'eau vive... N'est-ce pas le pain de vie ou plutôt n'est-ce pas un pain vivant que nous mangeons pour avoir la vie ? Car ce pain sacré, c'est la sainte chair de Jésus, cette chair vivante, cette chair conjointe à la vie, cette chair toute remplie et toute pénétrée d'un esprit vivifiant. Que si ce pain commun qui n'a pas de vie conserve celle de nos corps, de quelle vie admirable ne vivrons-nous pas, nous qui man-

geons un pain vivant, qui mangeons la vie même à la table du Dieu vivant ? Qui a jamais oui parler d'un tel prodige, que l'on pût manger la vie ? Il n'appartient qu'à Jésus de nous donner une telle viande. Il est la vie par nature : qui le mange, mange la vie. Ô délicieux banquet des enfants de Dieu ! » (Bossuet, *Sermon pour le Samedi-Saint, Oeuvres oratoires*)

Je vous ai dit que les sacrements produisent la grâce qu'ils signifient. Dans l'ordre naturel, la nourriture conserve et soutient, augmente, restaure et fait s'épanouir la vie du corps. Ainsi de ce pain céleste : il est la nourriture de l'âme, qui entretient, répare, accroît et réjouit en elle la vie de la grâce, parce qu'elle lui donne l'auteur même de la grâce. La vie divine peut entrer en nous par d'autres portes, mais c'est par la sainte communion qu'elle inonde nos âmes « comme un fleuve impétueux ». La communion est tellement un sacrement de vie que, d'elle-même, elle remet et efface les péchés véniels auxquels nous n'avons plus d'attache ; elle fait en sorte que la vie divine dans l'âme, reprenant sa vigueur et sa beauté, croît, se développe et porte d'abondants fruits.

O festin sacré où l'âme reçoit le Christ ! Ô Christ Jésus, Verbe incarné, vous, « en qui habite corporellement la plénitude de la divinité » (Col 2, 9), venez en moi pour me faire participer à cette plénitude ; c'est là, pour moi, la vie, puisque « vous recevoir, c'est devenir enfant de Dieu » (Jn 1, 12), c'est avoir part à la vie que vous avez reçue de votre Père et par laquelle vous vivez pour votre Père ; cette vie qui, de votre humanité, déborde sur tous vos frères par la grâce ; venez, que je vous mange, pour vivre de votre vie. ■

**Dom Columbia Marmion**  
1858-1923  
*Le Christ, vie de l'âme*  
Ed. de Maredsous

# Petite histoire du christianisme depuis la fin de l'âge apostolique

Les saintes Écritures nous livrent, dans le Nouveau Testament, le témoignage de Dieu lui-même sur la vie des premières communautés chrétiennes. Le zèle missionnaire des Apôtres au lendemain de la Pentecôte (cf. Ac 2), et les voyages de l'infatigable saint Paul, dont les nombreuses lettres perpétuent le souvenir, permirent à la jeune Église de se développer rapidement<sup>1</sup>, malgré une violente opposition de la part des païens et des juifs depuis le martyre de saint Étienne, « dont la mort », pour parler comme le poète Aratos, « fut le laboureur semant l'exemple d'où sortit la vigne du Christ, pour remplir à ras bord la coupe du Seigneur au festin de sa joie »<sup>2</sup>.

Au tournant du 2<sup>e</sup> siècle, la disparition du dernier des Apôtres marquait la fin de l'âge apostolique, et donc aussi de la Révélation, qui se clôt avec l'Apocalypse de saint Jean rédigée dans l'île de Patmos durant les années 90. C'est à l'Église, instituée par le Christ, que revint alors la mission de préserver le dépôt révélé dans son intégrité et de le transmettre, tel qu'elle l'avait elle-même reçu, jusqu'au retour de Jésus dans la gloire (cf. 1 Co 11, 23 & 26).

Mais que savons-nous—je veux dire : chacun de nous, personnellement—de l'histoire de cette Église dont nous sommes les membres depuis que le baptême a fait de nous les enfants de Dieu ? Que savons-nous des vicissitudes de nos frères aînés dans le cours mouvementé de l'Histoire, et des « riches

heures » de notre Mère, la sainte Église ? L'hostilité vingt fois séculaire du monde envers Dieu et son Épouse mystique se cristallise trop souvent dans de pauvres clichés rebattus et gonflés par l'ignorance, mais dont les chrétiens eux-mêmes se laissent trop aisément pénétrer. Le résultat est que nous ignorons notre histoire, et que nous croyons devoir en éprouver de la honte et de la confusion. Les ombres au tableau n'ont certes pas manqué, illustrant tant et plus la vérité de l'adage selon lequel les affaires des hommes ne vont pas sans hommeries, mais celles-ci, au fond, demeurent étrangères aux trésors de sainteté sans cesse communiqués par l'Église à ses membres depuis leur source divine. Par suite, une Histoire de l'Église abordée en vérité, sans faire l'impasse sur les manquements de ses enfants, constitue non un procès à charge, mais au contraire, comme l'écrivait Léon XIII, « une magnifique et concluante démonstration de la vérité du christianisme »<sup>3</sup>. Et le Pape de poursuivre :

L'histoire de l'Église est comme un miroir où resplendit la vie de l'Église à travers les siècles. Bien plus encore que l'histoire civile et profane elle démontre la souveraine liberté de Dieu et son action providentielle sur la marche des événements.

Mais enfin, demande-t-on, l'Histoire ne doit-elle pas être neutre, sous peine de se muer en apologétique partisane ? Disons-le franchement : la neutralité, tant vantée aujourd'hui en toutes circonstances, n'est

qu'un mythe. Le choix d'une prétendue neutralité n'est lui-même pas neutre, puisqu'il atteste un refus de s'engager. Ce refus peut-être légitime, mais il n'a rien d'une perspective de surplomb pour autant. L'Histoire doit viser à l'objectivité, qui n'est pas la neutralité, et la relation qu'elle propose des événements doit se faire un devoir de coller aux faits pour en éclairer l'enchaînement. C'est à ce titre, et à ce titre seulement, qu'elle peut être non une accumulation de données brutes où se noie l'intelligence, mais plutôt, comme le veut Cicéron, « le témoin des siècles, le flambeau de la vérité, l'âme du souvenir, l'école de la vie et l'interprète du passé »<sup>4</sup>.

Le Christ est l'Homme-Dieu, mort et ressuscité, point focal de l'Histoire. Il est tout cela, ou il ne l'est pas. Toute histoire doit opérer un choix, qui ne peut pas être neutre : une histoire qui ne nous dit pas qu'il est le centre de l'Histoire, nous dit, par son silence et cette omission, qu'il ne l'est pas. Notre-Seigneur lui-même l'a dit : « Celui qui n'est pas avec moi, est contre moi ; et celui qui n'amasse pas avec moi, dissipe » (Mt 12, 30 ; Lc 11, 23).

Mais comment savoir ? Comment décider ? L'histoire du christianisme, l'histoire de l'Église dans le cours des siècles ne pourra pas manquer de nous éclairer, selon le vœu de Léon XIII, sur sa nature et ses origines divines qui, siècle après siècle, lui permettent de résister victorieusement à l'érosion qui, tôt ou tard, affecte toutes les entreprises purement humaines. On rapporte cette en-

trevue fameuse de Napoléon avec le cardinal Consalvi : à l'orgueilleux potentat qui menaçait de « détruire l'Église », le prélat italien répondit qu'il n'y parviendrait jamais, puisque les hommes d'Église eux-mêmes s'y étaient ingénies en vain de puis tant de siècles. Et l'écrivain britannique Hilaire Belloc, ami de Chesterton, disait qu'un incroyant était forcé de se rendre à l'évidence de la divinité de l'Église catholique, « puisqu'aucune institution humaine dirigée avec une stupidité aussi insensée n'aurait subsisté plus de deux semaines »<sup>5</sup>. La remarque, plus outrancière dans sa formulation que dans son contenu<sup>6</sup>, est éclairante ; et l'Histoire révèle qu'en dépit des compromissions et des mesquineries trop humaines de tant de ses enfants, l'Église elle-même est sainte et œuvre depuis vingt siècles à la transformation du monde par la vertu de Dieu lui-même, qui insuffle à la faiblesse de ses membres les ressources inépuisables de sa propre sainteté.

Dans cette série d'articles, nous évoquerons donc, un siècle après l'autre, l'histoire de l'Église établie par Dieu pour la conversion du monde et l'application des fruits vivifiants du salut au genre humain, car Dieu lui-même « veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité » (1 Tm 2, 4). C'est l'histoire de

notre Mère et notre histoire, et, pour chacun d'entre nous, une source d'édification et de gratitude à l'égard de la Providence.

Le choix d'une présentation au fil des siècles<sup>7</sup> répond à un souci de commodité et ne permet pas à tel ou tel siècle plus fortuné de voler la vedette à tous les autres, ralentissant la marche de l'ensemble au gré des préférences plus ou moins fondées de l'auteur. Cela étant, il est permis, pour un meilleur aperçu d'ensemble de distinguer neuf périodes dans l'histoire de l'Église, suivant le plan adopté par le cardinal Hergenröther au 19<sup>e</sup> siècle<sup>8</sup>, qui en distingue deux pour l'Antiquité, quatre pour le Moyen-Âge, et trois pour les Temps modernes jusqu'à l'époque contemporaine.

La première période va de la fondation de l'Église à l'édit de Milan, en 313 ; la seconde couvre la fin de l'Antiquité jusqu'au concile in *Trullo*, en 692 : c'est la période des Pères, des grandes controverses dogmatiques et des grands conciles.

La troisième période ouvre le Moyen-Âge avec la croissance de l'Église parmi les Germains jusqu'à la mort de Charlemagne en 814. Difficile et plus obscure qu'on ne le voudrait, la quatrième période voit naître et s'affirmer le nouvel Empire romain en Occident, dont la prépondérance sur l'Église est finale-



Saint Jean à Patmos (1640) par Nicolas Poussin (1594–1665), Chicago Art Institute

ment bridée sous l'impulsion de Grégoire VII, Pape en 1073. De Grégoire VII à Boniface VIII, qui meurt en 1303, on atteint le point culminant du Moyen-Âge, qui définit les contours de la cinquième période. La puissance des Papes décline ensuite dans un monde en mutation : c'est la sixième période, qui va jusqu'à la fin du 15<sup>e</sup> siècle.

La première période des Temps modernes s'étend jusqu'au milieu du 17<sup>e</sup> siècle, quand le Traité de Westphalie (1648) définit le nouvel équilibre, toujours précaire, de l'Occident. Cette septième période embrasse donc à la fois la grande révolte de la prétendue « Réforme » et le puissant mouvement du renouveau catholique dont l'âme est le Concile de Trente. La huitième période voit s'affirmer le nouvel ordre né du Traité de 1648

et la progression des principes révolutionnaires ; elle s'achève, par conséquent, avec la Révolution française et son expansion mondiale à partir de 1789. S'ouvre alors une neuvième et dernière période, dont Hergenröther est en son temps le témoin, où l'Église se ressaisit pour faire face aux assauts de la Révolution universelle contre l'ordre divin. Pour nous qui vivons au début du 21<sup>e</sup> siècle, il est hors de doute qu'à ces neuf périodes de l'histoire il faut en ajouter, depuis le rappel à Dieu de Pie XII, une dixième, durant laquelle la Révolution paraît s'être étendue à l'Église elle-même, donnant tout leur sens aux terribles paroles de Notre-Seigneur : « Lorsque le Fils de l'Homme viendra, pensez-vous qu'il trouvera la foi sur la terre ? » (Lc 18, 8) ■

## La rédaction

suite au prochain numéro

## NOTES

- 1) La proportion de chrétiens ne cesse de croître sous l'Empire romain, mais dans une mesure très difficile à évaluer, d'autant que les persécutions contraignent longtemps le christianisme à la clandestinité. La croissance, toutefois, est indiscutable, bien que les chrétiens ne représentent, au mieux, qu'une forte minorité dans certaines régions au 4<sup>e</sup> siècle, quand le christianisme obtient enfin droit de cité. Le sociologue américain Rodney Stark (*The Rise of Christianity*, San Francisco : Princeton University Press & Harper, 1996 ; tr. fr. *L'esprit du christianisme*, Charols [France] : Excelsis, « L'Église dans l'Histoire », 2013), par exemple, propose une estimation du nombre de chrétiens passant de quelques milliers au début du 2<sup>e</sup> siècle à environ 40.000 au milieu du siècle, plus de 200.000 vers 200, et un million de plus cinquante ans plus tard. D'une province à l'autre, les disparités sont considérables (vraisemblablement en-dessous des 5% en Gaule au temps de Constantin, contre peut-être jusqu'à un quart de la population en Asie mineure), mais le mouvement général dessine une évolution assez nette : dans la province d'Égypte, où l'élément chrétien progresse très sensiblement, le taux de pénétration du christianisme est attesté par la multiplication des évêques : un seul à la fin du 2<sup>e</sup> siècle, vingt-cinq au milieu du siècle suivant, et une centaine au tournant du 4<sup>e</sup> siècle.
- 2) Arator, *De Actibus Apostolorum*, lib I, 607-609 : ... qui fine colono / seminant exemplum quo surgat vinea Christi / et calicem Domini convivium festa coronent.
- 3) Léon XIII, *Lettre encyclique « Depuis le jour »*, 8 septembre 1899.
- 4) Cicéron, *De oratore*, lib. II, cap. 9, § 36 : *Historia vero testis temporum, lux veritatis, vita memoriae, magistra vitæ, nuntia vetustatis.*
- 5) La remarque est attribuée à Belloc par Robert Speaight, *The Life of Hilaire Belloc*, Londres : Hollis & Carter, 1957, p. 383 : « The Catholic Church is an institution I am bound to hold divine—but for unbelievers a proof of its divinity might be found in the fact that no

merely human institution conducted with such knav-ish imbecility would have lasted a fortnight. »

- 6) Un théologien aussi estimable que Joseph Clifford Fenton, formé sous la houlette du P. Garrigou-Lagrange, écrit également dans son journal, à l'entrée du 5 novembre 1960 : « À mes yeux, la situation ici à Rome constitue une preuve de l'existence de l'Église comme miracle de l'ordre social. De manière générale, elle est dirigée par des gens qui ne se préoccupent pas le moins du monde de la pureté ou de l'intégrité de la doctrine catholique. Et pourtant, quand les jeux sont faits, c'est toujours la doctrine du Christ qui finit par passer » (la remarque, en anglais, se lit dans le cinquième cahier de Fenton, p. 195, parmi les archives consul-tables de la Catholic University of America @http://libraries.catholic.edu/special-collections/archives/)
- 7) Je m'inspirerai en particulier, pour cette histoire du christianisme, du *Zondervan Essential Companion to Christian History* de Stephen Backhouse (Grand Rapids [MI] : Zondervan, 2019 pour la nouvelle édition). Il existe une traduction française adaptée d'une précédente (2011) version de cet ouvrage : *Histoire du Christianisme. Le guide des grandes étapes*, Paris : Salvator, 2014.
- 8) Joseph Hergenröther, *Histoire de l'Église*, dans la *Bibliothèque théologique du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Victor Palmé – Bruxelles : J. Albanel – Genève : Grosset & Tremblay, t. I, 1880, p. 21, § 14. Le cardinal bavarois Hergenröther (1824-1890), qui fut préfet de la maison pontificale sous Léon XIII et premier préfet des archives du Vatican. Son *Histoire* (première édition allemande en 1876 sous le titre *Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte*), l'un des plus remarquables monuments historiques de l'érudition allemande du 19<sup>e</sup> siècle, se recommande toujours par son impartialité, la profondeur de son information, l'élévation de ses vues et un grand sens catholique.

# Le pressoir mystique et la fontaine de vie

**E**n ce mois de juillet, dédié au précieux Sang, nous vous proposons un tour d'horizon dans l'iconographie chrétienne, qui représente de manière si profonde et expressive, le Sang du Christ en l'associant à l'eau vive et au fruit de la vigne. Une manière de redécouvrir et de mieux goûter combien Dieu est bon et suave.



**Photo 1 :** Baptistère cruciforme de Kelibia (Tunisie) entourée d'une frise en mosaïques représentant une vigne féconde, époque paléochrétienne

Dès l'époque paléochrétienne, encouragés par l'enseignement des premiers pères de l'Église, les chrétiens ornent leurs baptistères de grappes de raisins (photo 1). Ce symbole évoque, au jour du baptême, la rédemption du catéchumène dans le « bain mystique » qu'est le don du Sang de Jésus sur la Croix. Le symbole primitif de la vigne se déploie à travers tout l'art chrétien et donnera naissance au thème iconographique du pressoir, cet instrument viticole servant à broyer les raisins pour en extraire le jus le plus pur en vue de la fabrication du vin. Le thème se développe dans la mystique chrétienne, spécialement du XV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, à mesure que la notion de sacrifice est mise en valeur par les théologiens. Dans la peinture, l'art du vitrail et de la miniature, en particulier les livres d'Heures du nord de l'Europe, le corps

du Christ est représenté écrasé, comme les raisins, sous la roue et les vis du pressoir. Cette représentation de la passion du Christ s'appuie sur la parabole des vigneronniers homicides qui font périr le fils bien-aimé pour s'emparer de l'héritage du maître de la vigne (Mc 12, 1-12). L'autel et la croix sont ici assimilés au pressoir, comme instrument de la Passion, et le Christ, au fruit de la vigne, dont le vin nouveau, le précieux Sang est recueilli par les anges dans un calice (photo 2).



**Photo 2 :** New York, Morgan Library and Museum, Le Christ sous le pressoir, initiale historiée du ms M. 691, f. 5r, Livre d'Heures originaire des Pays-Bas, vers 1405-1410.

« Ceci est le calice de mon sang, le sang de l'alliance nouvelle et éternelle, mystère de la foi, qui sera versé pour vous et pour une multitude en rémission des péchés. »

Le thème du pressoir mystique s'appuie aussi sur l'Évangile de saint Jean 15, 1-8 où Jésus se présente comme la Vigne. En offrant son sang, il donne naissance à l'Église, son Corps mystique dont nous formons les membres, les sarments greffés à une vie divine nouvelle et éternelle. Dans ses catéchèses baptismales, saint Jean Chrysostome (vers 345-407) fait le lien entre le sang de Jésus et la vie spirituelle du croyant : « Veux-tu connaître la vertu du Sang du Christ ? Vois d'où il a commencé à couler et d'où il a pris sa source : il descend de la Croix,



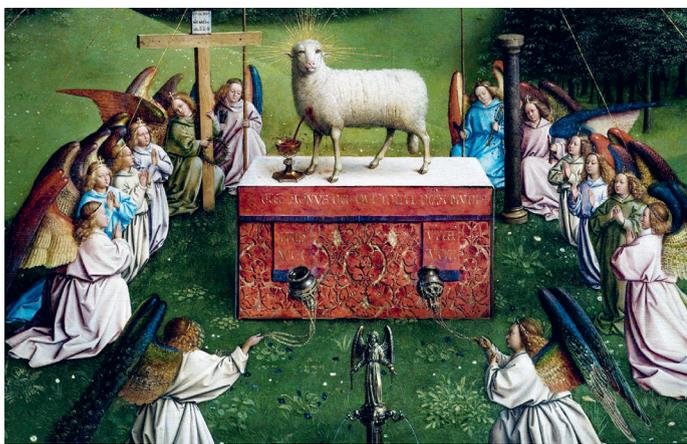
**Photo 3 :** Colmar, Bibliothèque municipale, ms 306, Spiegel des Lindens Christi, f. 1, XV<sup>e</sup> siècle. « Entre vos bras, Seigneur, s'enlacent les sarments de la vigne, d'où il s'écoule vers nous en abondance le vin doux qui a la rougeur du sang » (d'après saint Augustin [354-430] et saint Isidore de Séville [vers 560-636])

du côté du Seigneur. Comme Jésus déjà mort, dit l'Évangile, était encore sur la croix, le soldat s'approcha, lui ouvrit le côté d'un coup de sa lance et il en jaillit de l'eau et du sang. Cette eau était le symbole de notre baptême, et le sang, celui de l'Eucharistie. »

« [...] Or, l'Église est née de ces deux sacrements ; par ce bain de la renaissance et de la rénovation dans l'Esprit, par le baptême donc, mais aussi par l'Eucharistie. Or, les signes de ces deux sacrements sont issus du côté. Par conséquent le Christ a formé l'Église à partir de son côté, comme il a formé Ève à partir du côté d'Adam. Aussi saint Paul dit-il : Nous sommes de sa chair et de ses os, désignant par là le côté du Seigneur. De même en effet que le Seigneur a pris de la chair dans le côté d'Adam pour former la femme, ainsi le Christ nous a donné le sang et l'eau de son côté pour former l'Église. Et de même qu'alors il a pris de la chair du côté d'Adam,

pendant l'extase de son sommeil, ainsi maintenant nous a-t-il donné le sang et l'eau après sa mort. (...) Vous avez vu quel aliment il nous donne à tous ? C'est de ce même aliment que nous sommes nés et que nous sommes nourris. Ainsi que la femme nourrit de son propre sang et de son lait celui qu'elle a enfanté, de même le Christ nourrit constamment de son sang ceux qu'il a engendrés » (saint Jean Chrysostome, Catéchèses baptismales, 3, 13-19).

En décrivant le sang de Jésus comme une nourriture de vie pour l'humanité, mais aussi comme l'alliance qui unit Jésus, le nouvel Adam, à l'Église son Épouse, saint Jean Chrysostome laisse entendre que le sang du Christ est à l'origine non seulement des sacrements du baptême et de l'Eucharistie, mais aussi du mariage, et de tous les sacrements. C'est ce que confirme l'iconographie, si l'on en croit le manuscrit 306 de la Bibliothèque municipale



**Photo 4 :** L'Agneau mystique, retable des frères Van Eyck, détail du panneau central (adoration de l'Agneau), huile sur toile, 1432 (restauration janvier 2020). « Voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde »



**Photo 6 :** L'Agneau mystique, retable des frères Van Eyck, détail du panneau central (la fontaine de vie), huile sur toile, 1432. « Voici la source d'eau vive qui jaillit du trône de Dieu et de l'Agneau. »

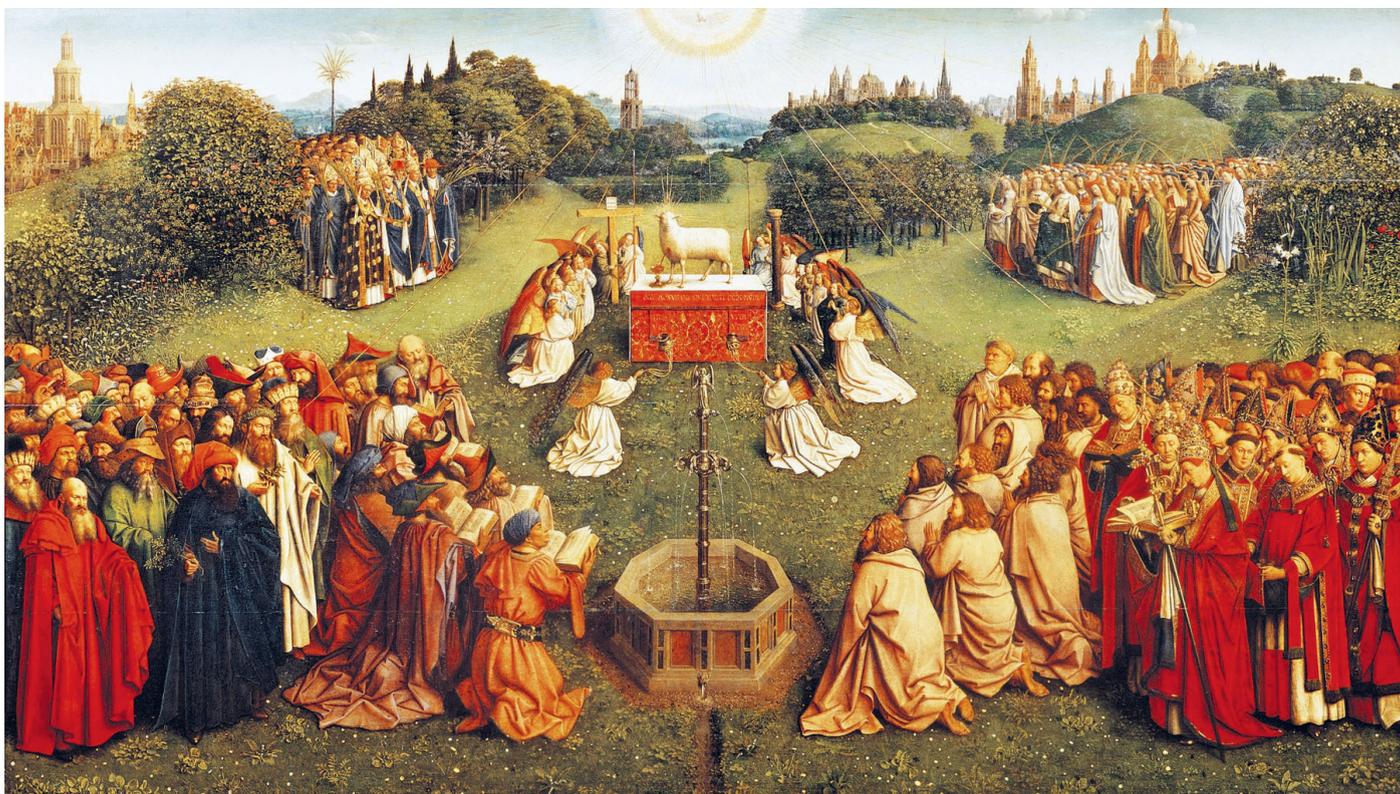
de Colmar (photo 3) où le sang du Christ sous le pressoir apparaît comme un fleuve à sept bras donnant naissance aux sept sacrements de la vie chrétienne : il coule sur l'autel, nous lave de nos fautes au baptême et lors de l'extrême onction, nous fortifie lors de la confirmation, et donne la vie et la grâce propres aux sacrements de l'Ordre et du mariage. Ainsi, le corps broyé, le sang versé irrigue l'ensemble du corps mystique et le soutient constamment de la Vie divine offerte pour nous sur la croix.

et aboutie est peut-être celle du retable de l'Agneau mystique achevé en 1432. Dans ce chef-d'oeuvre de l'art primitif flamand, les frères Van Eyck représentent au centre d'un vaste polyptyque destiné à orner l'autel de l'Église Saint-Jean de Gand (future cathédrale Saint-Bavon), le Christ Jésus sous la forme d'un agneau, immolé sur l'autel. Sur l'antependium (toile ornant le devant d'autel) est gravée l'inscription « Voici l'agneau de Dieu qui enlève les péchés du monde » (photo 4). Le précieux

cription « Voici la source d'eau vive qui jaillit du trône de Dieu et de l'Agneau » (Ap. 22,1). L'eau vive, associée au sang divin, se déverse dans un bassin octogonal (photo 5). C'est ainsi que les frères Van Eyck évoquent le narthex, sorte de vestibule dans les églises paléochrétiennes, dans lequel se plaçaient les fonds baptismaux et parfois aussi les confessionnaux. Les saints qui s'avancent en quatre bras pour adorer, à la suite du chœur des anges, le Christ immolé, sont ces élus qui ont lavé leurs robes dans

évoquant les murailles de verre, de saphirs et d'émeraudes (Isaïe 54,11 et Ap. 21,18-21) de la Jérusalem céleste où coule un éternel Eden (photo 6).

Cette eau, nous rappelle l'Église, est celle de notre baptême ; ce sang, celui de l'Eucharistie. En transperçant le coeur du Christ le Vendredi Saint, le soldat a percé la muraille de Jérusalem, déchiré le temple saint. Et moi, j'ai trouvé ce trésor et j'en ai fait ma richesse ! Ainsi en est-il de l'Agneau pascal : les vigneronniers homicides ont broyé



**Image 5 :** L'Agneau mystique, retable des frères Van Eyck, détail du panneau central (adoration de l'Agneau), huile sur toile, 1432. « Voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde. »

Le saint Sang est un thème fréquemment associé dans l'art chrétien à celui du bain de vie ou de la fontaine mystique. La représentation la plus connue

Sang, jailli du côté, coule abondamment dans le calice. Au premier plan, dans le même axe, lui fait écho la fontaine de vie, gravée de l'ins-

le sang de l'Agneau (Ap. 22, 14). Eau vive qui se déverse dans un lit embrassant la fontaine, couvert de diamants, perles, rubis et autres pierres précieuses,

sous le pressoir le Bien-Aimé, ils ont égorgé la victime ; et moi j'ai recueilli le Salut, le fruit de ce sacrifice ! ■



# De l'existence de Dieu

Par le Père Louis du Pont

**L**e fondement de toutes les vérités de notre sainte Foi catholique, c'est, comme l'enseigne l'Apôtre de Dieu, de croire qu'il y a un Dieu ; c'est-à-dire, de tenir pour absolument certain, et de regarder comme tout à fait évident que, dans ce monde visible, il existe un Esprit souverain et invincible, principe et fin de toutes choses, lequel les a créées par sa toute-puissance, les gouverne par sa suprême sagesse, et les rapporte à lui-même, comme vers leur fin dernière : cet Esprit, nous l'appelons Dieu. Pour que nous comprenions bien cette vérité, ce même Être souverain nous a donné, outre la lumière de la foi, divers maîtres, divers prédicateurs qui nous l'enseignent et nous la rappellent, pour notre bien, ainsi que nous le verrons dans les points suivants.

## Toutes les créatures proclament l'existence de Dieu

**J**e considérerai, en premier lieu, que toutes les créatures de l'univers sont autant de prédicateurs qui nous annoncent cette vérité : les cieux avec leurs astres, l'air avec ses oiseaux, l'eau avec ses poissons, la terre avec ses plantes et avec ses animaux ; toutes publient qu'elles ne se sont pas faites elles-mêmes ; que l'ordre que nous admirons en elles n'est l'effet ni du hasard, ni de leur propre intelligence ; que c'est Dieu qui les a tirées du néant, et les a disposées telles qu'elles s'offrent à nos regards. Si le ciel et la terre avaient une langue, ils répéteraient à l'envi cette parole du Psalmiste : *C'est lui qui nous a faits ; nous ne nous sommes pas faits nous-*

*mêmes* (Ps 100, 3). Lorsque nous voyons un beau portrait, ou un palais d'une magnifique structure, nous comprenons aussitôt qu'un grand peintre, qu'un habile architecte a conçu et exécuté ces œuvres pour une fin ; nous désirons savoir quels sont les auteurs de si merveilleux ouvrages, et nous nous informons de leur nom. De même, en voyant la beauté du monde et l'harmonie qui se révèle dans tout son ensemble, nous pouvons comprendre, dit le Sage, qu'il existe un Dieu qui a créé, conserve et gouverne toutes choses pour une fin noble et digne de lui, nous devons désirer de le connaître pour l'aimer et le servir comme il le mérite (Sag. 13, 5 - Rom. 1, 20).

**C**'est dans cet esprit que nous devons regarder toutes les créatures et entendre le langage qu'elles nous adressent. Tantôt, élevant les yeux de l'âme vers les globes célestes, le soleil, la lune, les étoiles, je considérerai l'ordre qui apparaît en leurs mouvements, j'entendrai *les cieux proclamer la*

*gloire du Créateur, pendant que les jours et les nuits,* ainsi que la variété des *saisons, ne cessent de célébrer son infinie sagesse* (Ps. 19, 2-3). Je me réjouirai à la pensée qu'il existe un Dieu qui a produit et qui conserve cette admirable harmonie. Tantôt, avec Job, je demanderai aux animaux de la terre, aux oiseaux de l'air, aux poissons de la mer, qui les a faits, qui leur a donné la beauté, la fécondité, la connaissance qu'ils ont des temps, et de ce qui leur est nuisible ou avantageux. Et je m'imaginerai qu'ils me répondent : Ce que nous avons ne nous appartient pas ; c'est Dieu qui nous l'a donné : *qui ne sait que toutes ces choses sont l'œuvre de la main du Seigneur ?* (Job 12, 7-9) Cette réponse me remplira de joie, et je supplierai Dieu de m'ouvrir les oreilles, afin que j'entende la voix de ses créatures, et que par là je me sente excité à le connaître et à l'aimer de tout mon cœur. Puis, m'adressant aux créatures elles-mêmes, je les exhorterai à louer ce Seigneur d'une ma-

jesté infinie, qui est toujours au milieu d'elles, me servant pour cela de ces paroles du cantique des trois jeunes hébreux dans la fournaise : *Cœuvres du Seigneur, bénissez le Seigneur, louez-le, glorifiez-le durant tous les siècles* (Dan. 3, 57). *Ô cité de Sion, tressaille de joie, fais entendre des cris de louange, parce que le Très-Haut, le Saint d'Israël, est au milieu de toi* (Is, 12, 6).

Mon âme, élève-toi par la contemplation jusque dans le ciel, et contemplant, de cette hauteur, le monde et toutes les créatures, loue, bénis et glorifie dans des transports d'allégresse le Dieu immense présent en tout lieu.

**O** Dieu Infini, je vous rends grâces autant que je le puis de ce que vous vous manifestez dans toutes les choses que vous avez créées, en faisant du bien aux hommes, en nous donnant des pluies et des temps de fertilité, procurant à nos corps la nourriture, en même temps que vous remplissez notre cœur de joie (Act. 14, 17). Ouvrez, Seigneur, les yeux de mon âme, afin que, non content de voir les objets matériels et périssables qui tombent sous les sens, je m'élève à la contemplation des biens éternels et invisibles, et jusqu'à vous, Ô mon Seigneur et mon Dieu, qui êtes infiniment au-dessus de toutes choses, et à qui soit gloire et honneur pendant toute la suite des siècles.

Il est bon de s'arrêter à ces sentiments de gratitude, et de louer le Seigneur de ce qu'il daigne se faire connaître à nous par les créatures, qui toutes rendent témoignage de son existence. ■

**Père Louis du Pont**  
**Méditations sur les mystères**  
**de notre sainte foi**  
**Sixième partie**

suite au prochain numéro

## Les Méditations du P. Louis du Pont

Louis de La Puente, dont le nom a été francisé en « du Pont » ou « Dupont » naquit à Valladolid en 1554. Jeune encore, il perdit son père, fonctionnaire au service de la Couronne, et fut éduqué par sa mère. Inscrit à l'Université de Valladolid, il suivit également les cours de théologie dispensés par les dominicains dans leur propre collège de cette ville. Sa sœur aînée et deux de ses frères devaient entrer dans l'Ordre de saint Dominique, mais Louis, touché par la prédication du jésuite Martin Gutiérrez, fut reçu dans la Compagnie de Jésus en 1574.

Malgré son désir de devenir missionnaire, Louis n'obtint pas de pouvoir s'embarquer pour le Japon, sur les traces de saint François Xavier. Il acheva ses études à Valladolid sous la direction du célèbre et prolifique François Suárez, l'un des grands maîtres de la scolastique baroque. Après la fin de sa théologie et la préparation d'un commentaire sur la *Somme de théologie* de saint Thomas, sa formation s'acheva en 1579-80 par une ultime « année de probation » sous la direction du P. Baltasar Alvarez, un grand directeur spirituel, très apprécié, qui atteignait cette année-là le terme de son pèlerinage terrestre. Louis conserverait toute sa vie un souvenir ému de l'année passée auprès de ce maître admiré, dont il publierait la *Vie* à trente-cinq années de là (Madrid, 1615).

Après d'ultimes examens, Louis enseigna lui-même quelque temps au collège de Léon ; mais, dès 1585, il était tout entier à des tâches de direction spirituelle et de gouvernement au sein de la Compagnie, dans diverses maisons espagnoles. Sa santé était très déficiente et, avec les années, le contraignit à réduire ses activités : seules, disait-on, sa tête et ses mains étaient saines, tout le reste du corps étant perclus d'infirmités, si bien que le simple fait qu'il fût si longtemps demeuré en vie pour diriger, écrire et confesser faisait l'étonnement des médecins. Louis, en effet, ne se donnait point de relâche, et, faute de pouvoir exercer une activité apostolique proprement dite, il consacrait tout le temps dont il disposait, durant les vingt dernières années de sa vie, à la composition de nombreux écrits spirituels pour le profit des âmes.

Le 15 février 1624, il demanda et reçut les derniers sacrements. Il mourut la nuit suivante. On dut l'enterrer en secret à peu de jours de là, car sa chambre mortuaire était immédiatement devenue un lieu de pèlerinage, et l'on craignait, en cas de funérailles publiques, de ne pouvoir contenir l'énorme affluence qui voudrait assister aux obsèques du saint religieux. En 1759, le pape Clément XIII proclamait l'héroïcité de ses vertus. La plus importante, peut-être, des nombreuses œuvres de Louis de La Puente, est un fort ouvrage en deux volumes de *Meditaciones de los*

*misterios de nuestra fe, con la práctica de la oración mental sobre ellos* (Valladolid, 1605). Cette collection est certainement l'une des plus remarquables de l'époque moderne, et elle a rencontré un succès considérable dont témoignent plus de quatre cents éditions, traductions, abrégés et adaptations en diverses langues, du flamand au chinois en passant par le tchèque et l'arabe. Du vivant de l'auteur parurent ainsi pas moins de quatre éditions complètes en espagnol, et une traduction française dès 1610. L'œuvre peut en outre se prévaloir d'avoir été recommandée par une foule de saints et d'auteurs spirituels, dont les moindres ne sont pas ses contemporains saint Robert Bellarmin, saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal.

L'oraison est, nous dit le P. de La Puente, la mise en œuvre des trois puissances de l'âme (mémoire, intelligence et volonté) sur les mystères de la foi. La méthode décrite par l'auteur pour la méditation, le colloque spirituel avec Dieu, et le bon usage de l'imagination, s'inspire des *Exercices spirituels* de saint Ignace, bien connus de ceux qui ont eu le privilège de suivre une retraite des « cinq jours » (ou davantage !), et d'en éprouver l'efficacité.

Les quelques 275 méditations proposées ensuite par l'auteur dans le corps de l'ouvrage sont divisés en six parties consacrées (1) à la création et à la fin de l'homme, au péché et aux fins dernières ; (2) à l'Incarnation, (3) à la vie publique et (4) à la passion du Christ ; (5) à la Résurrection et à l'action de l'Esprit dans l'Église naissante ; et enfin (6) aux mystères et aux bienfaits de Dieu un et trine. Au total, c'est une fresque qui embrasse l'essentiel du mystère chrétien d'une manière fort complète, admirablement structurée et très propre à nourrir les âmes désireuses de progresser dans la connaissance et l'amour de Dieu.

La dernière traduction française complète des *Méditations sur les mystères de notre sainte foi*, avec la pratique de l'oraison mentale, en 6 volumes, a été publiée chez Desclée de Brouwer à Paris par le P. Jenneseaux en 1932. La notice biographique en tête du premier volume présente ces méditations comme « l'aliment le plus substantiel que l'on puisse souhaiter pour les âmes désireuses de perfection » (p. XXIII), autrement dit pour toutes les âmes vraiment catholiques, qui se souviennent que Dieu n'aime pas les tièdes (Ap 3, 16), qu'il nous fait le commandement d'être saints (l'injonction revient pas moins de cinq fois dans le Lévitique !), et que Jésus-Christ lui-même nous engage à être parfaits, comme notre Père céleste est parfait (Mt 5, 48). ■

La rédaction

## Pourquoi devons-nous tous communier fréquemment ?

### Parce que la Sainte Communion est le gage assuré de l'éternelle béatitude

Par le père Louis Quiavarino

**V**ous n'ignorez pas, mes très chers frères, que lorsqu'il s'agit d'un contrat de quelque importance, il faut donner à l'avance une somme d'argent comme gage de la solidité du contrat. Jésus-Christ a agi de la sorte avec nous. Il s'est fait homme, Il a souffert, Il est mort pour nous, pour nous rouvrir le Ciel qui avait été fermé par le péché de nos premiers pères. Pour nous donner à tous l'assurance du bonheur éternel Il nous a donné un gage. Lequel ? Son propre Corps, Son propre Sang, Son Âme et Sa Divinité dans la Sainte Communion.

N'est-ce pas Lui qui a dit à ses apôtres et dans la personne de ses apôtres, à chacun de nous : « En vérité en vérité, je vous le dis : qui mange ma Chair et bois mon Sang aura la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour ! » Dieu avait agi de telle façon avec Adam et Eve,

leur donnant comme gage l'arbre de vie. Leur désobéissance toutefois rompit le contrat et ils furent chassés du paradis terrestre. Dieu agit de même dans la suite des temps, avec le peuple hébreu, mais ce peuple ne fut pas obéissant, il se dégoûta de la manne, la méprisant, et il mourut dans le désert sans pouvoir arriver à la terre promise.

Malheur à nous si nous rompons le contrat, si nous méprisons le gage du ciel, si nous ne nous mettons point en peine de recevoir souvent dans nos coeurs ce divin gage ! Il y va de notre bonheur éternel, il ne s'agit rien moins que du paradis !

Comprenez-vous maintenant, l'importance de la Communion fréquente qui est le gage assuré du Ciel ! Voilà pourquoi beaucoup de chrétiens communient fréquemment même au prix de vrais sacrifices ; ce sont les sages qui connaissent leur intérêt et y pouvoient. Jésus-Christ, étant Dieu, ne

peut manquer à ses promesses.

Il est raconté dans l'histoire de la reine Elisabeth d'Angleterre, femme impie et pleine de haine à l'égard de Dieu et des Catholiques, qu'elle fit un décret par lequel elle condamnait à une amende de quatre cents écus d'or ou à la prison quiconque s'approcherait de la Sainte Table. Un chevalier anglais, chrétien fervent et fidèle, ayant connu ce décret se proposa de ne point désertier pour cela la Sainte Table et même de s'en approcher bien souvent. Aussitôt pensé, aussitôt fait. Il vendit ses biens et avec l'argent qui en revint il fit des sacs contenant chacun quatre cents écus d'or qu'il s'empressait de donner aux juges du tribunal chaque fois que des espions le surprenaient faisant la Sainte Communion. Il proclamait ainsi publiquement que bien volontiers il dépensait tout cet or afin de ne pas laisser la Sainte Communion.

Le Cardinal Newman avait été un Evêque protestant et comme il s'agissait de son entrée dans l'Église catholique, un ami lui demanda : « As-tu bien réfléchi à ce que tu te disposes de faire ? Songe donc ! En renonçant au protestantisme, tu vas perdre ton magnifique traitement ! Ne l'oublie pas !

Il s'agit de vingt mille francs par an ! » Newman se leva brusquement et dit : « Eh ! bien, s'agirait-il de cent mille ! ... Qu'est-ce qu'une telle somme auprès de la Sainte Communion ? »

Ces exemples doivent nous faire rougir. Ne sommes-nous pas du nombre de ceux qui ont toujours une excuse pour ne pas fréquenter la Messe et la Communion ? ... Quel mépris pour ce gage assuré du Ciel que Dieu nous offre ! La Sainte Eucharistie est une nourriture : si nous en faisons bon usage fréquemment et habituellement, elle nous changera et nous reformera peu à peu. La Sainte Communion a été le plus grand moyen de sainteté pour les premiers chrétiens qui se perfectionnèrent chacun dans leur état. Aussi il y eut de vrais modèles de vertus dans toutes les classes sociales : pauvres artisans et ouvriers, marchands très honnêtes, époux fidèles, serveurs soumis, fils obéissants, parents exemplaires, jeunes filles très chastes, jeunes gens vertueux, riches charitables, pauvres résignés et contents.

Par la fréquente Communion ou par la Communion quotidienne, nous suivrons leurs traces, en nous assurant une belle gloire au Ciel. ■

*suite au prochain numéro*

## Infos

Le magazine **Prends, lis** est édité par l'association Prends, lis. Sa mission consiste à faire découvrir l'histoire de l'Église et les chefs-d'œuvre de la spiritualité catholique.

Le magazine **Prends, lis** est distribué partout dans le monde, au format PDF ou au format papier selon le type d'abonnement choisi à raison de 4 numéros par année.

### Abonnements disponibles selon votre don

Par commodité, nous indiquons les sommes en euros (elles sont à transcrire dans la monnaie de votre pays en fonction du cours du jour)

- Un don annuel de 150 euros minimum vous donne droit à un abonnement au format papier reçu par poste.
- Un don annuel de 60 euros minimum vous donne droit à un abonnement au format PDF reçu par email. Le PDF peut être facilement imprimé sur des feuilles A4 si nécessaire.

### Contact :

Association Prends, lis ■ CP 37 ■ CH-1971 Grimisuat (Suisse)  
[info@prends-lis.org](mailto:info@prends-lis.org) ■ [www.prends-lis.org](http://www.prends-lis.org)

### Vos dons

#### Par virement bancaire :

IBAN : CH75 0900 0000 1549 5105 8  
 Banque Postfinance  
 SWIFT/BIC : POFICHBEXXX

#### Par paypal :

[paypal.me/prends-lis](https://www.paypal.me/prends-lis)

#### Par carte de crédit :

[www.prends-lis.org](http://www.prends-lis.org)